

## PAMPHLETS EXILÉS

### Les territoires de la mémoire

Table ronde sur l'exil  
autour de l'œuvre de Enzo Villanueva,  
avec la participation de Marc Chanfreau  
et animée par  
B. Michalon, P.-Y. Trouillet et W. Berthomière

« Cet endroit qui n'existe pas, ou plus, ou pas encore.  
Je voudrais choisir, en connaissance de cause, l'endroit de la terre  
que j'appellerai comme ça, à l'exception de tous les autres. »



# PAMPHLETS EXILÉS

## Les territoires de la mémoire

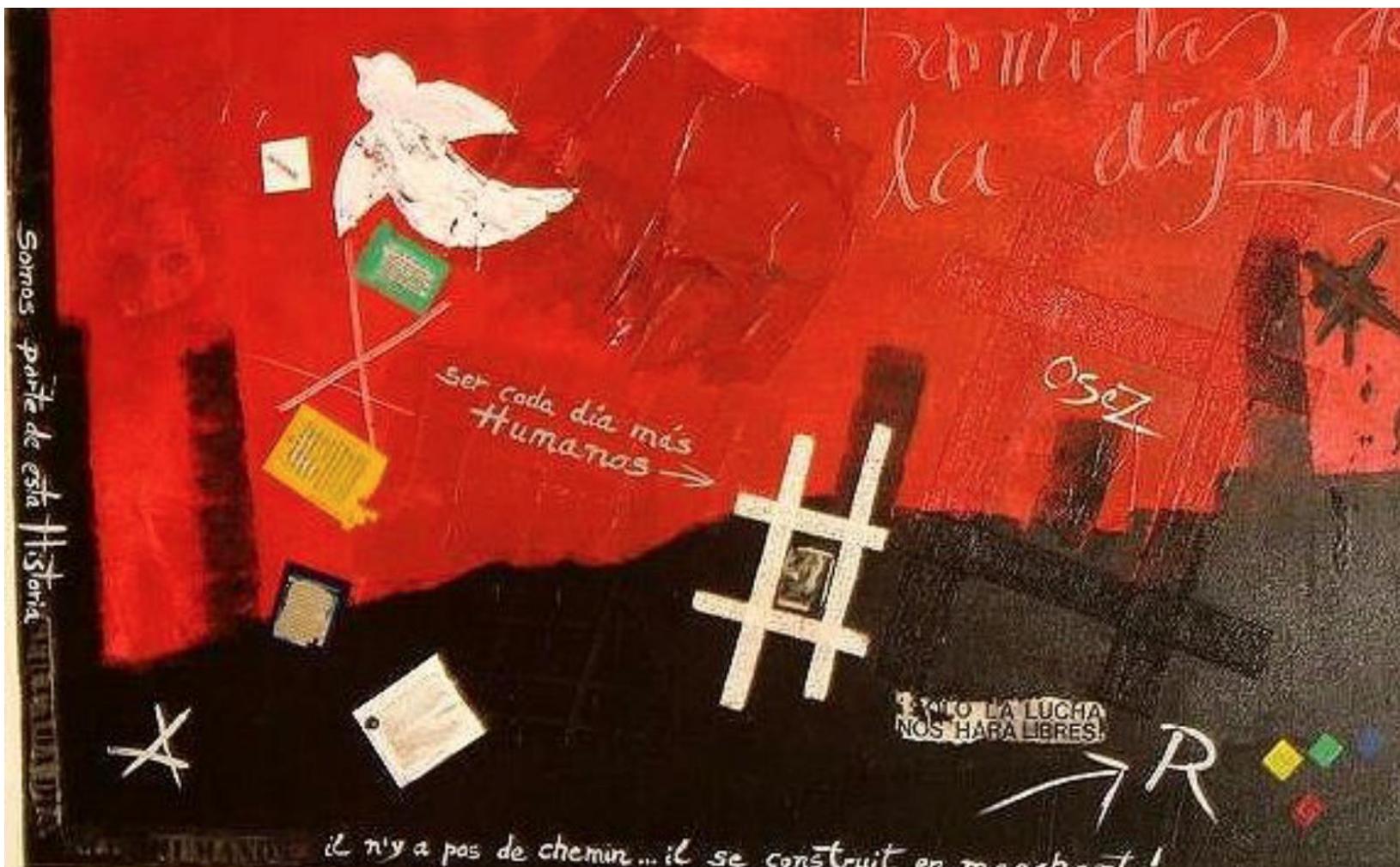
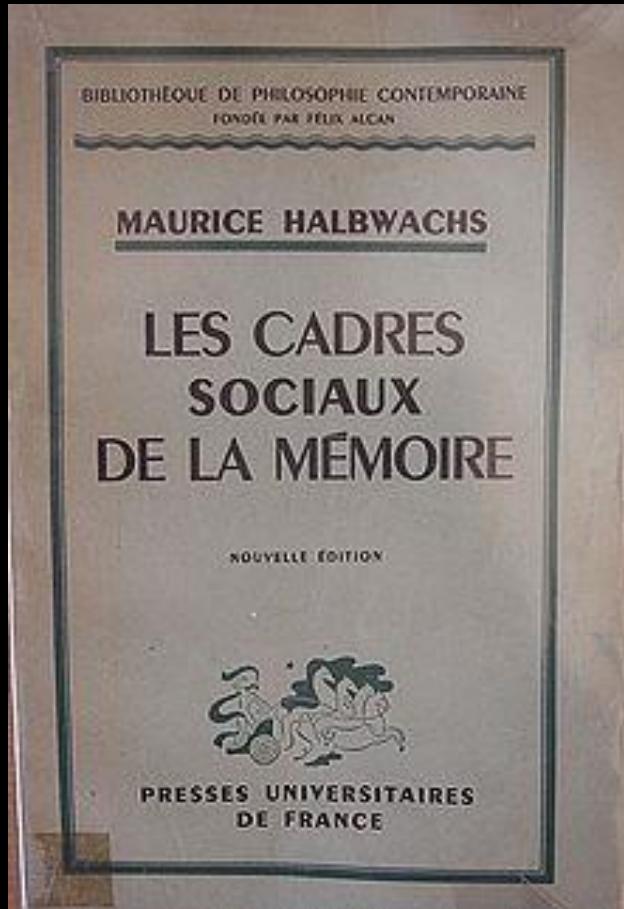


Table ronde sur l'exil autour de l'œuvre de Enzo Villanueva,  
avec la participation de Marc Chanfreau  
et animée par B. Michalon, P.-Y. Trouillet et W. Berthomière

« Cet endroit qui n'existe pas, ou plus, ou pas encore.

Je voudrais choisir, en connaissance de cause, l'endroit de la terre que j'appellerai comme ça, à l'exception de tous les autres. »



L'exil chilien en France, *Hommes et Migrations*, Janvier-février-mars 2014,  
n°1305

Maurice Halbwachs

*Les cadres sociaux de la mémoire*, 1925  
*La topographie légendaire des Evangiles en Terre Sainte*, 1941



*A propos d'une absence.*

Nous avons aussi été élevés par une absence.  
Nous avons aussi été bercés par un silence.  
Ce n'était ni une faille ni une erreur.  
Juste une chaise vide,  
D'un vide plein de présence.  
Pas un hasard, pas un destin non plus.  
Plutôt la confrontation inévitable de la volonté et de la nécessité.  
Ce que dictait la situation.

Cette absence nous a silencieusement expliqué pourquoi un homme doit parfois laisser la place à une chaise vide pour être un homme.

Tandis que nous, nous étions les exilés. Nous nous serrions les uns contre les autres.  
Nous ne faisions patrie de rien d'autre que de nous-même.  
Alors, le silence nous sermonnait, nous imposait la révolte. La révolte au moins.  
L'absence aussi nous élevait et faisait de nous ce que nous sommes devenus.

Ce vide était aussi un point de référence.  
Une patrie qui n'existe pas, au nord de notre boussole morale.

Nous avons aussi été élevés par un absent.  
Il nous a appris que la révolte n'est pas vainqueur,  
Même quand la guerre est déjà perdue.  
Et que le sacrifice n'a de sens que s'il sauve quelque chose.  
Même si nous connaissons déjà la réponse, c'est ce que nous allons vérifier maintenant.

Je devrais m'en fuir.

Je devrais m'en aller.

Loin.

« Loin », on dirait ma mer. Une falaise et puis des vagues.

Je devrais répondre quand on m'appelle.

C'est dans mon sang et dans ma lymphe :

Je devrais larguer les amarres (quelles amarres ?).

J'ai trop vécu dans ma tête.

Dans ma tête, j'ai cent ans et j'ai quinze ans.

C'était hier.

C'était bientôt.

Je devrais m'en aller.

Bientôt.

Non, je dois m'en aller. Vite.

Ensuite, je reviendrai, ou je mourrais sur une terre plus belle et sous un soleil plus resplendissant que ceux-ci.

Je serai lourd, alors, de ce que j'aurais vu (des yeux de l'extérieur). Je serai lourd, alors, de chez moi.

Cet endroit qui n'existe pas, ou plus, ou pas encore.

Je voudrais choisir, en connaissance de cause, l'endroit de la terre que j'appellerai comme ça, à l'exception de tous les autres.

Je crois qu'il y fera chaud et que de la musique habitera son air mais il ne faut jurer de rien.

Je devrais être sûr de moi, alors, et ne plus être seul.

Je devrais être plus que moi, alors, je devrais être moi et.

Mais avant, il y a encore une chose que je dois faire.

Je dois être seul et m'en aller.

Marc Chanfreau



Bouleaux de Birkenau : ce sont les arbres eux-mêmes – « bouleaux » se dit *Birken*, « bois de bouleaux » *Birkenwald* – qui ont donné leur nom au lieu que les dirigeants du camp d’Auschwitz voulaient, on le sait, consacrer tout particulièrement à l’extermination des populations juives d’Europe. Dans le mot *Birkenau*, la terminaison *au* désigne exactement la prairie où poussent les bouleaux, c’est donc un mot pour le *lieu* en tant que tel. Mais ce serait aussi – déjà – un mot pour la *douleur* elle-même, comme me l’a fait remarquer un ami avec lequel je parlais de ces choses : l’exclamation *au !*, en allemand, correspond au marquage le plus spontané de la souffrance, comme *aïe !* en français ou *¡ ay !* en espagnol.

Extrait de *Ecorces*, Georges Didi-Huberman, Editions de Minuit, Paris, 2011.



Polaroid photo of a 1970's-era Palestinian dress, included in the exhibition "At the Seams: A Political History of Palestinian Embroidery." Photo from the Inaash archive.

## ÉTRANGER DANS UNE VILLE LOINTAINE

*Quand j'étais petit  
Et beau,  
La rose était ma demeure,  
Les sources étaient mes mers.  
La rose est devenue blessure  
Et les sources sont, désormais, soifs.  
— As-tu beaucoup changé ?  
— Je n'ai pas beaucoup changé.  
Lorsque nous rentrerons comme le vent  
A la maison,  
Scrute mon front.  
Tu y verras les roses, palmiers,  
Les sources, sueur,  
Et tu me retrouveras, tel que j'étais,  
Petit  
Et beau...*

Mahmoud Darwich  
in *La terre nous est étroite*, Paris, Gallimard, 2000.



Detail of another "Intifada Dress" on display in the exhibition "At the Seams: A Political History of Palestinian Embroidery." The dress is from the collection of Tiraz: Widad Kawar Home for Arab Dress.

Photo by Tanya Traboulsi for the Palestinian Museum.



Extrait de *Ecorces*, Georges Didi-Huberman, Editions de Minuit, Paris, 2011.

J'ai posé trois petits bouts d'écorce sur une feuille de papier. J'ai regardé. J'ai regardé en pensant que regarder m'aiderait peut-être à lire quelque chose qui n'a jamais été écrit. J'ai regardé les trois petits lambeaux d'écorce comme les trois lettres d'une écriture d'avant tout alphabet. Ou, peut-être, comme le début d'une lettre à écrire, mais à qui ? (...)

Ce sont là trois lambeaux arrachés à un arbre, il y a quelques semaines, en Pologne. Trois lambeaux de temps. Mon temps lui-même en ses lambeaux : un morceau de mémoire, cette chose non écrite que je tente de lire ; un morceau de présent, là, sous mes yeux, sur la blanche page ; un morceau de désir, la lettre à écrire, mais à qui ?

(...) J'imagine que, le temps passant, ces trois lambeaux d'écorce seront gris, presque blancs, des deux côtés. Les conserverai-je, les rangerai-je, les oublierai-je ? Et si oui, dans quelle enveloppe de ma correspondance ? Dans quel rayonnage de ma bibliothèque ? Que pensera mon enfant lorsqu'il tombera, moi mort, sur ces résidus ?



« L'oubli, en somme, est la force vive de la mémoire et le souvenir en est le produit. »

Marc Augé, *Les formes de l'oubli*, Paris, Payot, 1998, p.30

